

Julie Mell

Sur «Le mythe du prêteur juif médiéval» (*The Myth of the Medieval Jewish Moneylender*)

(Traduction partielle¹ d'une interview parue sur le site de la revue *Money on the Left* en février 2019 : <https://monevonthelleft.org/2019/02/15/myth-of-the-medieval-jewish-moneylender-with-julie-mell/>)

Dans *The Myth of the Medieval Jewish Moneylender* (Palgrave, 2 volumes, 2018), Julie Mell rassemble des sources primaires jusqu'alors inexploitées pour bouleverser le récit historique commun concernant le rôle des prêteurs juifs dans le développement de l'économie moderne. Selon Mell, la conception dominante du prêteur juif médiéval – commune aux discours antisémites et philosémites des XIX^e et XX^e siècles – n'a pas plus de fondement historique que le mythe dominant du troc.

Mme Mell enseigne l'histoire médiévale, l'histoire juive et la pensée économique. [...]

Scott Ferguson : *Pour commencer, pouvez-vous évoquer un peu votre parcours universitaire, votre formation intellectuelle et ce qui vous a amené à écrire ce livre ?*

Julie Mell : Je me suis spécialisée dans l'histoire des religions. J'ai commencé par m'intéresser aux études sur l'Asie orientale, puis je suis revenue aux religions abrahamiques. Lorsque j'ai envisagé d'entreprendre des études supérieures, j'ai été fortement attirée par deux domaines : le judaïsme rabbinique et l'histoire médiévale. En fin de compte, j'ai choisi de faire une maîtrise en histoire médiévale et j'ai travaillé avec une spécialiste de l'histoire des femmes très reconnue à l'époque. Pendant ce temps, j'étudiais le latin dans le cadre de mon programme d'études médiévales et également l'hébreu moderne. Je venais passer un été dans un *oulpan* (un institut d'étude intensive de l'hébreu) à Tel Aviv, et je lui ai donc demandé si je pouvais continuer à apprendre l'hébreu moderne.

Par hasard, dans d'autres universités qui collaboraient avec la nôtre et dans le domaine de recherche où j'étais étudiante en troisième cycle, on venait d'engager un professeur de littérature hébraïque et un professeur titulaire d'une chaire d'histoire juive qui était un médiéviste. Grâce à la confluence de ces éléments, j'ai fini par travailler sur la communauté juive et l'Angleterre médiévale. Avec ma professeure, qui travaillait sur l'histoire des femmes – à l'époque cette discipline était en train de se transformer en «études de genre» (*gender studies*) – nous avons eu beaucoup de discussions et de débats sur les questions de la différence et la reconnaissance des différences entre les femmes. Elle m'a demandé de travailler sur les

¹ J'ai supprimé de cet entretien les parties qui ne concernaient pas directement le mythe du prêteur juif au Moyen Age et portaient sur les liens éventuels entre l'interprétation de Julie Mell et la «Théorie monétaire moderne» (TMM en français, MMT en anglais), théorie dont sont férus les deux personnes qui interrogent l'auteure. Scott Ferguson est un économiste hétérodoxe partisan de la TMM. Quant à Maxximilian Seijo, il est maître assistant en littérature comparée et appartient au comité de rédaction de la revue et du site *Money on the Left*, porte-voix de la TMM aux Etats-Unis (NdT).

Juifs afin d'intégrer un groupe minoritaire important de l'Europe médiévale dans les discussions sur le genre et l'histoire des femmes.

En fait, le premier article que j'ai écrit en troisième cycle portait sur les femmes juives prêteuses d'argent au Moyen Âge. Mais même à l'époque, j'avais le sentiment, en terminant ce premier travail de recherche, qu'il y avait quelque chose de profondément erroné, ou que quelque chose n'allait pas. À l'époque, et encore aujourd'hui, l'histoire des femmes avait souvent un caractère héroïque – on retrouve des voix, on retrouve des activités économiques des femmes là où on pensait qu'il n'y en avait pas – et les prêteuses d'argent sont devenues les héros, les héroïnes de cette recherche. En même temps, j'étais consciente, en arrière-plan, de tous les stéréotypes sur les Juifs et le prêt d'argent – et cela me mettait très mal à l'aise. J'ai en fait abandonné ce travail et me suis dirigé vers un domaine très différent. Après ma maîtrise, je me suis orientée vers les études religieuses pour suivre une formation plus poussée avec le spécialiste des études rabbiniques qui a supervisé ma thèse.

Lorsque j'ai commencé à rédiger la thèse qui allait devenir le livre dont nous parlons aujourd'hui, j'avais prévu de travailler sur les *Responsa*, en hébreu les *cheilot ou-techouvot*, c'est-à-dire les «Questions et réponses». Ces textes juridiques étaient envoyés par un rabbin ou un tribunal rabbinique à un autre, qu'ils reconnaissaient comme supérieur, pour demander des conseils sur un cas particulier ou poser des questions théoriques formulées comme s'il s'agissait d'un problème juridique. Nous disposons de nombreux documents de ce type pour l'Europe médiévale mais ils n'avaient pas du tout été utilisés par les historiens. Je voulais donc analyser une question de genre en relation avec l'économie à travers ce type de source. Mon projet de thèse était inspiré par une perspective marxiste-féministe qui considérait l'activité au sein du foyer comme une forme de travail.

À ce moment des années 1990, les notions d'identité et de performativité de genre² occupaient une place de premier plan. J'avais l'impression que la critique marxiste ou socialiste ne reposait pas sur une base matérialiste. Je voulais examiner la séparation entre le marché et le foyer domestique. J'avais l'intention d'étudier ce problème en me fondant sur les *Responsa* et en utilisant les communautés juives comme un exemple pour toute l'Europe. Mais plus j'avancais dans ce projet, plus je me disais : «Personne ne va prendre les communautés juives d'Europe occidentale comme une étude de cas représentative de l'Europe dans son ensemble. On va me dire que les Juifs étaient différents économiquement.» Et donc, ce qui a commencé comme une introduction – du type «Je vais rétablir la véritable version des faits» – est devenu une thèse puis un livre : *The Myth of the Medieval Jewish Moneylender* (Le mythe du prêteur juif médiéval).

Maximilian Seijo : *Dans votre ouvrage, vous critiquez ce que vous appelez le «métarécit³ mythique» du prêteur juif médiéval. Pourriez-vous nous expliquer le sens de cette expression et pourquoi ce métarécit est si délétère pour comprendre les rôles que les Juifs ont joués dans la vie politique et économique passée et présente ? Pourriez-vous également évoquer l'évolution de ce récit au fil du temps ?*

² Concept popularisé par Judith Butler pour qui «le corps est façonné par des forces politiques ayant stratégiquement intérêt à faire en sorte qu'il reste fini et constitué par les marqueurs du sexe». D'où l'idée (totalement idéaliste et antimatérialiste) selon laquelle ce serait les discours que les hommes et les femmes tiennent sur eux-mêmes, et les comportements pratiques qu'ils (ou elles) acceptent (ou s'imposent) d'adopter, qui les définiraient, le sexe biologique étant remplacé par des «genres» à la fois variables selon la volonté de chaque individu, multiples et nébuleux (NdT).

³ Un «métarécit», selon Jean-François Lyotard, est un récit commun fabriqué en vue de justifier l'ordre social ou l'évolution de la société (NdT).

Julie Mell : Ce métarécit présente l'histoire du développement économique de l'Europe comme s'il avait été stimulé par la population juive qui aurait contribué à moderniser ce continent. Cela donne à peu près l'histoire suivante : *«Au début de la période médiévale, les Juifs étaient les commerçants de l'Europe occidentale jusqu'à ce que les Européens [vous remarquerez qu'il s'agit d'une version très XIX^e siècle] se développent suffisamment pour s'occuper eux-mêmes du commerce. Une fois que les Européens se sont emparés de ces activités, ils en ont écarté les Juifs et ces derniers se sont tournés vers la nouvelle niche économique du crédit. Ils sont ainsi devenus les prêteurs d'argent de l'Europe. Le prêt d'argent [comme le suggère notre sage perspective moderne], ou le crédit, est nécessaire au développement économique. Les prêteurs juifs ont en fait profité à l'Europe. Pourtant, dans le même temps, ils ont subi une réaction antisémite pour avoir accordé des crédits, qualifiés à l'époque d'"usure". Ils ont subi un retour de bâton précisément parce qu'ils ont agi dans l'intérêt de l'Europe – leur histoire est vraiment tragique.»*

Ce récit standard a été diffusé à partir de la fin du XIX^e siècle et l'est encore aujourd'hui. Nous pourrions évoquer un peu plus tard son ancrage dans des strates plus anciennes de l'histoire, mais en tant que récit universitaire dominant, il a émergé en Allemagne, à la fin du XIX^e siècle, comme une histoire philosémite. En d'autres termes, ces historiens éprouvaient de la sympathie pour les Juifs, pour le sort qu'ils avaient subi. Bien qu'il ait été présenté d'abord par des membres de l'école historique allemande d'économie politique, ce récit s'est appuyé sur les travaux d'historiens juifs, durant l'entre-deux-guerres, et pendant la Seconde Guerre mondiale, au moment de l'Holocauste. Durant la dernière partie de la guerre, un certain nombre d'émigrés juifs reprirent ce récit et le remodelèrent en fonction de l'Holocauste⁴.

On trouve ce récit dans les manuels d'histoire et dans les musées juifs. Beaucoup de gens le connaissent. Mais il faut souligner que ce récit a été transmis à différents endroits et à différentes époques. En tant qu'historienne qui recherche les caractères uniques et contingents dans les événements historiques, lorsque je vois le même récit être utilisé dans trois lieux et périodes différents, je deviens très méfiante. Ces trois lieux et périodes sont l'Angleterre médiévale et le nord de la France au XIII^e siècle ; l'Italie des XV^e et XVI^e siècles ; et le l'Allemagne moderne avec ses «juifs de cour⁵». Ce récit peut être modifié de différentes manières, mais son contenu essentiel ne varie guère. Je précise que je l'appelle un «métarécit» dans le sens où le philosophe postmoderne Lyotard l'utilise – comme un grand récit, ou un récit dominant. Pour moi, il s'agit d'une sorte de cadre. Nous avons posé des questions dans cette boîte, mais nous ne l'avons jamais remise en question, nous n'avons jamais critiqué ce cadre lui-même. Lorsque nous le ferons, je pense que de nouvelles voies d'exploration s'ouvriront.

Scott Ferguson : *Pouvez-vous nous dire pourquoi vous considérez cette boîte, ce métarécit, comme si problématique et dommageable ?*

Julie Mell : Ce récit partage beaucoup d'hypothèses avec les stéréotypes antisémites. En fait, il s'agit simplement d'une inversion de ces stéréotypes fondée sur un point de vue

⁴ Cf. Julie Mell, «Twentieth-Century Jewish Émigrés and Medieval European Economic History» (2012), <https://www.mdpi.com/2077-1444/3/3/556> (NdT).

⁵ Cette expression désigne une infime minorité de juifs (quelques centaines, surtout au XVII^e et au XVIII^e siècle) qui exercèrent, de façon discrète, des fonctions importantes au service des princes et rois européens. Par extension, ce terme en est venu à s'appliquer de façon polémique (et parfois antisémite) à tout juif présumé qui courtise les pouvoirs en place et/ou occupe un poste stratégique dans l'État ou la société, y compris aujourd'hui, quel que soit le pays concerné, et quel que soit ses convictions religieuses (NdT).

économique libéral, à savoir que le développement des marchés, du commerce, etc., serait positif, et donc que le prêt d'argent juif aurait été positif. Mes propres recherches ont tenté de montrer que la plupart des Juifs n'étaient pas des prêteurs d'argent, même dans les endroits et durant les périodes où nous pensions que la plupart des Juifs exerçaient cette activité. La majorité des Juifs était assez pauvre. Mes travaux s'adressent avant tout aux spécialistes des études juives, aux lecteurs juifs, aux conservateurs de musées juifs, etc., qui ne sont pas du tout antisémites. Tenter de commencer par là et de changer les stéréotypes qui sont encore très forts et circulent encore très largement aujourd'hui est la meilleure méthode pour commencer à réviser ce récit. Espérons qu'une fois que les manuels scolaires seront réécrits et ainsi de suite, mon hypothèse sera mieux acceptée.

Scott Ferguson : *Selon vous, la version positive et la version négative de cette histoire finissent par être également problématiques parce qu'elles ne remettent pas en question le métarécit. Est-ce bien cela ?*

Julie Mell : Ces deux versions supposent toutes les deux que les Juifs seraient en quelque sorte non-européens, différents, autres. Elles reposent sur l'idée que les Juifs ont joué ce rôle modernisateur dans l'économie et qu'il existerait un lien inhérent – et cela est formulé différemment par différents penseurs – entre les Juifs, le judaïsme et l'argent.

Scott Ferguson : *Nous sommes certainement intéressés par votre projet de remettre en cause une histoire problématique du peuple juif et cette figure problématique du Juif. Mais cela rejoint également notre intérêt pour l'économie hétérodoxe et la Théorie monétaire moderne, également connue sous le nom de néochartalisme⁶, qui considère que l'argent est un outil qui naît – comme le dit un autre grand mythe de la modernité – non pas de relations de troc privées entre individus, mais d'un projet de gouvernance centralisé, qu'il s'agisse de l'Église catholique du haut Moyen Âge ou de l'État-nation moderne émergent. Votre critique du prêteur juif comme origine de l'économie politique européenne moderne rejoint et contribue à étoffer la critique de la Théorie monétaire moderne. La TMM remet en cause l'idée selon laquelle le troc aurait été en quelque sorte une activité asociale, externe, interpersonnelle qui aurait commencé en marge de la société et serait ensuite devenue centrale plutôt que de commencer réellement comme un projet de gouvernance. Dans quelle mesure avez-vous réfléchi au mythe du troc pendant vos recherches et la rédaction de votre livre ?*

Julie Mell : On peut répondre à cette question de deux façons différentes. En essayant de comprendre d'où venait ce récit, et ce qu'il avait d'inexact, j'ai été ramenée à l'économie politique du XIX^e siècle, puis à l'école historique allemande d'économie politique. Ses membres décrivent le développement historique de l'économie en présentant des étapes distinctes. Ils passent généralement du troc à l'argent puis au crédit, c'est le schéma le plus

⁶ Le terme « chartalisme » a été inventé par un économiste allemand au XIX^e siècle, Georg Friedrich Knapp : « les néo-chartalistes pensent que c'est l'Etat qui décide ce qui peut servir de monnaie et qui fait appliquer cette décision en rendant son usage obligatoire, notamment pour payer les impôts, amendes, etc. Le terme de "chartalisme" vient du fait que la possibilité pour les banques de créer de la monnaie est accordée par l'Etat par des "chartes". [...] Dans la théorie néo-chartaliste, le pays concerné est monétairement "souverain", c'est-à-dire que le gouvernement et sa banque centrale décident conjointement en pleine liberté de tous les aspects de la politique monétaire, y compris les modalités de création monétaire. Les pays de la zone euro ne sont manifestement pas actuellement dans ce cas.» <https://www.chomage-et-monnaie.org/2019/05/18/le-neo-chartalisme-ou-theorie-monetaire-moderne-mmt/>

simple, mais il peut y avoir des schémas plus complexes allant jusqu'à sept ou huit étapes selon le penseur auquel on s'intéresse. Or, ces intellectuels qui réfléchissaient au développement historique de l'économie pensaient aussi que les Juifs étaient des modernisateurs, ou que les Juifs avaient un «instinct» capitaliste.

Je peux citer, entre autres, les noms de Wilhelm Roscher, Werner Sombart⁷ et Max Weber, qui ont fait avancer l'école historique et introduit le marxisme dans les discussions universitaires. Pour tous ces penseurs, les deux vont de pair, c'est-à-dire que la théorie des étapes de l'économie, ou ce que vous appelez le mythe du troc, est étroitement liée à ce récit sur les Juifs prêteurs d'argent. Si vous soutenez cette théorie des étapes, vous avez besoin d'un agent qui va propulser le mouvement d'une étape à l'autre. Et dans cette construction, les Juifs sont définis comme un peuple non-européen – ils sont à l'extérieur, ils sont déjà civilisés. La conception organique du peuple qui prétend expliquer l'évolution et le développement des nations suit le modèle du cycle de vie humain [de la naissance à la maturité, *NdT*].

La population juive est considérée comme étant plus âgée, plus avancée et plus mature. Les Juifs transmettent ensuite leurs connaissances aux Européens, leur donnent des cours de commerce et d'économie, etc. Si vous défendez cette théorie des étapes, vous avez aussi besoin d'un agent extérieur qui propulsera ce changement. C'est ainsi que je voyais les liens entre une certaine vision de l'histoire des Juifs et celle de l'économie politique, et les deux questions ont été disjointes au XX^e siècle sous le poids des critiques. Certains ont critiqué le récit juif et de nombreux historiens du Moyen Age ont créé le domaine de l'histoire économique médiévale et critiqué la théorie des étapes. [...]

Scott Ferguson : *Pour la Théorie monétaire moderne, il n'y a pas d'«extérieur» en économie. L'argent ne commence pas à l'extérieur de la société, il fait toujours partie d'un projet de gouvernance centralisée. Je vois une sorte d'homologie ici entre la critique du Juif en tant qu'élément extérieur (ce qu'il n'est pas), et la critique de l'argent lui-même en tant qu'élément extérieur (ce qu'il n'est pas). Et le Juif – que nous avons longtemps pensé comme bouc émissaire – devient ici un bouc émissaire pour l'incapacité de l'Europe moderne émergente à traiter sa propre technologie monétaire comme étant un facteur interne à elle-même.*

Julie Mell : Oui, absolument. Suite à mon intérêt initial pour cette relation entre le foyer domestique et le marché, je me suis appuyé sur l'économiste hongrois Karl Polanyi. Sur *La Grande Transformation*, mais surtout sur le travail qu'il a réalisé plus tard avec le groupe d'historiens, de sociologues et d'anthropologues de l'Antiquité à l'université de Columbia dans

⁷ Werner Sombart était **sans aucun doute antisémite** comme en témoigne la republication de son ouvrage sur *Les Juifs et la vie économique* à la fois par l'agitateur national-socialiste Alain Soral et les Éditions Saint-Rémi, qui ont publié des dizaines d'ouvrages antisémites-antimaçons, à commencer par ceux de Drummont et de l'abbé Baruel. Sur l'antisémitisme de Sombart, on pourra lire l'ouvrage collectif préfacé par Marcel Stoetzler *Antisemitism and the Constitution of sociology*, University of Nebraska, 2014, ou cet article de Paul Mendes Flohr, «The Jews and Modern Capitalism. An Analysis of Its Ideological Premises» (1976), tous deux disponibles en ligne, mais malheureusement en anglais. Sombart est abondamment cité et plagié dans un ouvrage d'Abdullah Ocalan, dirigeant du PKK, *The sociology of freedom. Manifesto of the Democratic Civilization*, volume III, paru en 2020 chez un éditeur «libertaire» américain, PM Press, préfacé par l'altermondialiste John Holloway et avec une opinion très positive de l'anarchiste David Graeber sur la couverture. Apparemment l'antisémitisme d'Ocalan ne les a pas gênés pas plus que les nombreuses références à Werner Sombart. Cf. <https://nfnf.eu/spip.php?article818> (*NdT*).

les années 1950, et qui a été une véritable source d'inspiration pour la manière dont j'ai abordé l'économie⁸. Si David Graeber est l'un des premiers à avoir identifié le mythe du troc⁹ – et je ne suis pas sûre que ce soit le cas – il a été également influencé par Karl Polanyi, parce que toute une tradition anthropologique a été influencée par lui. Selon Polanyi, l'économie est un processus institué. Il n'existe pas de marché séparé, il est plutôt créé et construit par les États. Dans *La Grande Transformation*, qu'il a écrit pendant les dernières années de la guerre [et publié en 1944], il soutient que même le marché libre en soi n'est possible que s'il est construit par les États et s'il est étroitement réglementé par eux. Ce qui émerge de cette tradition de réflexion autour de Polanyi est ce que l'on appelle l'économie substantive [qui, selon Polanyi, «tire son origine de la dépendance de l'homme par rapport à la nature et à ses semblables pour assurer sa survie. Elle renvoie à l'échange entre l'homme et son environnement naturel et social. Cet échange fournit à l'homme des moyens de satisfaire ses besoins naturels», NdT]. Il s'agit de redéfinir l'économie non pas comme étant fondée sur les marchés monétaires et le commerce, mais plutôt comme la substance dont nous avons besoin en tant qu'êtres humains pour continuer à vivre, pour améliorer nos vies, etc. [...]

Dans ma thèse, je cherchais – et cela reste une question ouverte pour moi, car je n'ai pas encore résolu ce problème –, je cherchais un moyen de raconter une histoire économique européenne à partir de ce modèle polyanien, de décrire l'économie comme un processus institué, et de me débarrasser du mythe du troc. Il n'est peut-être pas surprenant que de nombreux historiens médiévistes aient contribué à repenser l'argent et la frappe de monnaie, des gens comme Marc Bloch et d'autres.

Maximilian Seijo : *Dans votre livre, vous consacrez beaucoup de temps à la période médiévale et vous suggérez que le mythe du prêteur d'argent juif trouve son origine dans cette période. J'ai plusieurs questions : Quelles sont, d'après vous, les principales caractéristiques sociales, juridiques et culturelles de la société médiévale ? Comment avons-nous répété ces structures et pourquoi avons-nous perpétué le métarécit de ces structures de façon erronée ? Vous avez mentionné le fait que certains historiens ont abordé la question médiévale en la reliant à celles de l'argent et de l'antisémitisme. Dans votre livre, vous vous appuyez sur l'analyse critique de Giacomo Todeschini¹⁰ à propos des franciscains médiévaux et trouvez dans leur pensée les racines de la société moderne fondée sur le marché. Comment votre analyse de l'époque médiévale et du mythe du prêteur juif médiéval développent-elles ou même compliquent-elles le récit de Todeschini ?*

Julie Mell : Je vais d'abord évoquer les recherches de Todeschini, puis je reviendrai peut-être sur les caractéristiques sociojuridiques de la société médiévale qui sont à l'origine de cette association entre les Juifs et l'usure. Le travail de Todeschini et le mien me semblent parfaitement complémentaires, même si j'ai effectué la plus grande partie de mon travail avant de prendre connaissance du sien et que je n'ai pas encore vraiment intégré sa pensée à la mienne. Il aborde la question sous l'angle de l'histoire intellectuelle en s'intéressant particulièrement

⁸ Il s'agit de l'ouvrage collectif *Commerce et marché dans les premiers empires. Sur la diversité des économies* de Karl Polanyi, Harry Pearson et Conrad Arensberg, Le Bord de l'eau, 2017 (NdT).

⁹ Cf. le deuxième chapitre de son livre *Dettes. 5000 ans d'histoire, Les liens qui libèrent*, 2013 (NdT).

¹⁰ Trois de ses livres ont été traduits en français : *Richesse franciscaine : de la pauvreté volontaire à la société de marché* (Verdier 2008) ; *Au pays des sans nom* (Verdier, 2015) ; *Les marchands et le temple : la société chrétienne et le cercle vertueux de la richesse du Moyen Âge à l'époque moderne* (Albin Michel, 2017), NdT.

aux nouveaux types de mouvements chrétiens, comme les franciscains en particulier, qui définissent le meilleur type de vie chrétienne autour de l'idéal de la pauvreté volontaire. Ces individus ne sont pas seulement les prédicateurs radicaux et les moteurs de la chrétienté occidentale médiévale ; ils sont également devenus de grands intellectuels au sein des universités. Ces penseurs ont donc lancé de nouvelles idées sur l'économie : quelles en sont les limites, qu'est-ce qui est permis et qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Mon propre travail aborde la question sous l'angle, d'une part, de l'histoire juive et de l'histoire économique traditionnelle et, d'autre part, de la tradition historiographique du XX^e siècle et de la manière dont elle a été construite. Je pense que nos travaux vont vraiment bien ensemble. Todeschini met en évidence que la notion du «bon marchand» par rapport au «mauvais usurier» a émergé au XV^e siècle. Elle est brillamment décrite dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, où ces deux idéaux s'opposent.

Qu'est-ce qui différencie l'un de l'autre ? Ce n'est pas réellement l'activité économique qu'ils exercent, mais l'évaluation ou l'appréciation de la valeur de leur activité pour la communauté dans son ensemble. Ainsi, un commerçant est considéré comme un bon commerçant parce que ce qu'il fait économiquement profite à la société chrétienne dans son ensemble. Et l'usurier, qu'il soit juif ou pas, est considéré comme néfaste parce que son activité économique nuit au bien de la communauté dans son ensemble. Ces étiquettes de marchand et d'usurier sont également profondément ancrées dans des notions religieuses, de sorte que seul un vrai chrétien peut être un bon marchand. D'une certaine manière, les Juifs sont déjà condamnés à être des usuriers du fait qu'ils ne sont pas chrétiens et qu'ils constituent la principale minorité religieuse non chrétienne en Europe à cette époque.

Nous pouvons encore voir ces types d'associations dans l'utilisation de mots tels que le terme anglais de *trust*, qui peut avoir une signification économique¹¹, mais aussi une signification morale (confiance). Cette partie de l'histoire intellectuelle est vraiment importante. Ce qui me frappe le plus dans le travail de Todeschini, c'est la manière dont il dévoile les racines chrétiennes et théologiques médiévales de nombreux concepts économiques de base actuels.

Si vous le permettez, je vais m'étendre un peu plus sur l'usure ici. L'une des idées fausses est que, au début de la période médiévale, la société aurait été dominée par l'Église, qu'il s'agissait d'une société agraire, et que l'économie était statique. Nous avons affaire encore une fois à une théorie des étapes – récit avec lequel je ne suis pas d'accord. Toujours selon cette interprétation, aux XII^e et XIII^e siècles, nous aurions assisté à ce que les médiévistes appelleraient une révolution commerciale, stimulée par notre révolution culturelle, la croissance démographique, etc. Cette interprétation place alors l'Église dans une position où elle ne pouvait plus s'opposer à l'usure, mais où elle devait céder au marché. Dans ce modèle, le marché et la religion sont donc en conflit et en tension l'un avec l'autre. La religion doit céder la place au progrès d'une société de marché.

En réalité, ce qui s'est passé est vraiment différent. Il n'y avait pas d'interdiction de l'usure, sauf pour le clergé, jusqu'à ce que nous arrivions à cette révolution commerciale à la fin du haut Moyen Âge. Ce sont les mêmes penseurs dominicains et franciscains, qui considéraient la pauvreté comme la vie chrétienne idéale, qui ont réfléchi à ce qui était admissible

¹¹ Dans le droit anglosaxon, un *trust* est un acte juridique par lequel une personne morale ou physique transfère des actifs à une autre personne qui aura la responsabilité de leur gestion au nom et pour le compte d'un ou plusieurs bénéficiaires (épouse, enfants, associations, etc.). En latin, on a le même double sens économique et moral pour *fiducia* (confiance) qui en droit romain désignait aussi une cession de valeurs fondée sur la confiance. Ce terme est devenu en français *fiducie*, soit un contrat par lequel un bien est cédé comme garantie à un créancier, lequel devra le restituer au débiteur lorsque celui-ci aura rempli ses obligations (*NdT*).

économiquement et à ce qui ne l'était pas. Ils ont donc ont étoffé et créé un concept de l'usure en même temps qu'ils créaient toutes sortes de moyens de prêter de l'argent et de réaliser un profit sur ce prêt qui était parfaitement légitime. Ils ont donc inventé le terme «intérêt», qui n'a aucune implication morale négative. En fait, ces deux choses allaient de pair. Certains médiévistes qui travaillent sur ce sujet seraient d'accord avec moi sur ce point. L'usure n'est en fait qu'une étiquette qui désigne une personne comme indésirable. L'usure ne doit pas être comprise comme le fait de prêter de l'argent pour réaliser un profit. Cela nous ramène à la première partie de votre question sur les caractéristiques sociales, juridiques et culturelles qui ont conduit au développement de cette conception des Juifs comme usuriers.

J'ai raconté une partie de l'histoire en évoquant le rôle des franciscains et de la réflexion intellectuelle sur l'économie. Il n'est guère surprenant que l'on ait étiqueté certains outsiders, qui n'appartenaient pas à la communauté des chrétiens, comme des usuriers. En même temps l'antijudaïsme s'est développé, certains pourraient même parler d'antisémitisme, durant cette période de la fin du haut Moyen Âge ; cet antijudaïsme s'est entremêlé avec ce discours économique. Ainsi, les Juifs ont été considérés comme un ennemi interne au cours de la période des premières croisades, un ennemi dangereux qui souhaitait nuire à la société chrétienne par pure malveillance. Leur activité économique constituait l'un des moyens par lesquels ils pouvaient potentiellement causer des dommages.

Cela dit, j'essaie de faire entendre aux autres médiévistes que, si l'Église a mené toute une campagne contre l'usure, cette campagne n'était pas axée sur les Juifs. Elle ciblait les chrétiens et n'a été appliquée aux Juifs que plus tard. Même dans cette notion de l'usurier juif, nous pouvons voir ce stéréotype se développer aux XII^e et XIII^e siècles. Vous avez de grands intellectuels comme Bernard de Clairvaux qui dit en substance : «*Vous, les marchands chrétiens, vous judaïssez à cause de votre usure.*» Même dans ce contexte, la principale campagne contre l'usure n'était pas dirigée contre les Juifs. Je pense que notre perception de l'usure juive est bien plus façonnée par le contexte moderne d'un antisémitisme politique qui s'est mis en place à partir de la fin du XIX^e siècle.

Maximilian Seijo : *Pour renforcer ce que vous dites, l'argent est au cœur de la construction – et il y a beaucoup d'inversions en cours de route – de la façon dont la modernité pense aux Juifs et dont l'antisémitisme s'est développé. Vous suggérez, et Todeschini le suggère également, que le tracé de la ligne de démarcation entre ce que la communauté représente et qui est autorisé à en faire partie, une grande partie de ce travail se fait à cette époque et l'argent est au cœur de cette question. Et politiser cela est, d'un point de vue historique, très important. Comment le mythe du prêteur juif médiéval a-t-il changé de forme sous les fascismes et les totalitarismes modernes ? Plus précisément, comment les nazis l'ont-ils mobilisé et remodelé ?*

Julie Mell : Si je peux passer du macro au micro, nous en avons un très bon exemple, dans la réflexion sur les «Juifs de cour» durant les années 1920, 1930 et 1940. Lion Feuchtwanger a écrit un roman sur l'un des plus célèbres «Juifs de cour» : *Le Juif Süß* (1925). Ce personnage a suscité de nombreux autres récits. Selma Stern a effectué une première étude archivistique à l'épique. Puis on a adapté le roman de Feuchtwanger au théâtre et au cinéma. Le film dirigé par Lothar Mendes, en 1934, dresse un portrait très sympathique de Juif Süß en tant qu'homme. Ce même récit a été repris et approprié par les nazis pour en faire l'un des films les plus vicieusement antisémites, *Le Juif Süß*, en 1940, dirigé par Veit Harlan. Je ne sais pas s'il l'est encore aujourd'hui, mais pendant de très nombreuses années, il a été interdit dans l'Allemagne d'après-guerre, alors qu'il avait été vu par des millions de personnes, qu'il avait été projeté lors des soirées des Jeunesses hitlériennes, etc. Si vous regardez ces deux films, vous pouvez voir dans le second que le Juif Süß est diabolisé comme un violeur, qui en veut à la belle blonde

allemande. Une diabolisation et d'autres types d'accusations sont donc réunies ici. Pour moi, ce film nous offre un exemple vraiment frappant de la façon dont ce type de récit peut changer.

Je peux vous citer un autre exemple : dans l'Allemagne nazie, les Juifs étaient diabolisés à la fois comme hyper-capitalistes et comme marxistes enragés. Comment peut-on être les deux à la fois ?

Le personnage du «Juif de cour» est intéressant parce que, dans les années 1930, il est vraiment devenu un point de confrontation entre les antisémites et les Juifs allemands sur la question de l'émancipation des Juifs et de leur inclusion dans la nation allemande. Les Juifs sont devenus une pierre de touche parce qu'ils étaient considérés comme les précurseurs de l'émancipation dans le sens où ils avaient été autorisés à s'habiller sans porter d'attribut distinctif pour participer aux activités des cours. Ces personnes devinrent assez riches et un certain nombre d'entre elles, mais pas toutes, abandonnèrent leurs pratiques religieuses et certainement leurs vêtements religieux pour devenir des mécènes, des collectionneurs d'art, etc. Ils apparurent à une époque où l'intégration n'était pas encore autorisée à tous les Juifs. Mais les penseurs nazis se sont ensuite servis de cette même image des Juifs de cour pour dénoncer la manière dont, selon eux, les Juifs pouvaient présenter un certain visage en public tout en étant en réalité des êtres totalement différents.

Ainsi, cette fausseté et ce mensonge prétendus les ont fait devenir un élément négatif pour ce moteur économique, pour cet élément modernisateur qui se trouve, paraît-il, à l'extérieur de la société. Je n'ai pas effectué ce travail, mais les idées nazies sont peut-être fondées sur une théorie du développement économique par étapes, dans laquelle les sociétés passent par la même séquence pour arriver finalement à une économie pleinement développée grâce au prétendu rôle des Juifs. Les penseurs nazis s'inspiraient de cette école historique allemande, elle-même assez philosémite. Ils y ont puisé la notion du Juif comme agent extérieur qui affecte la modernisation.

L'un des éléments sous-jacents – qu'il s'agisse de philosémitisme ou d'antisémitisme – est la notion selon laquelle les «Juifs de cour», les banquiers juifs et, à l'époque médiévale, les prêteurs juifs auraient représenté la communauté juive dans son ensemble. S'ils représentaient tous les autres Juifs, on pouvait donc avancer que «les Juifs» avaient eu un rôle économique puissant en Europe. Cette interprétation constitue donc une partie du problème.

Nous devons également prêter attention au fait qu'un processus de racialisation était en cours, dans lequel la judéité a été redéfinie non pas comme une religion mais réellement comme une essence nationale- raciale, étrangère aux peuples européens et aux structures politiques et aux structures de classe européennes.

Scott Ferguson : [...] *Nous savons depuis longtemps que le Juif, en tant que figure, a joué le rôle de bouc émissaire. Et cette figure, ce fantôme, si vous voulez, a joué un rôle central à divers moments de la montée de l'antisémitisme moderne, dont le point culminant a sans doute été la Seconde Guerre mondiale. Mais comment le fait de repenser le mythe de l'usurier juif et de nous faire sortir de ce cadre méta-narratif permet-il de repenser la critique du Juif comme bouc émissaire ? Comment vous adressez-vous à la communauté juive, aux spécialistes des études juives, et peut-être aux marxistes qui utilisent également le trope du Juif comme bouc émissaire ?*

Julie Mell : Je commencerai par *Les Origines du Totalitarisme* de Hannah Arendt. Je ne suis pas sûre de pouvoir la citer exactement à ce sujet, mais elle commence ce livre par une critique à la fois de la notion du bouc émissaire juif et de la notion de la prétendue toute-puissance des Juifs, et elle cherche une voie entre les deux. Dans un article non encore publié, j'examine la manière dont elle s'approprie et transforme l'autre récit, celui du prêteur juif, pour répondre à cette question. Ma lecture d'elle est assez critique sur ce point, mais je pense que

son point de départ initial, qui est de rejeter fermement à la fois le bouc émissaire et la notion de pouvoir juif, est juste.

Mon propre travail, je pense, fait les deux, et nous nous retrouvons alors dans une sorte de terrain inconnu en termes de réflexion sur la façon dont nous pouvons décrire la variété et la diversité de la vie économique juive. Comment raconter l'histoire juive depuis la période médiévale jusqu'à l'émancipation, l'ouverture à la vie européenne et l'intégration qui se produit plus tard, en passant par les expulsions par ghettoïsation au début des temps modernes? Cette question est vraiment ouverte. Mon adorable compagnon aime plaisanter en disant que mon livre a fait disparaître les Juifs de l'histoire. Selon moi, les Juifs n'ont ni occupé une place centrale dans le développement économique ni joué le rôle de bouc émissaire que le métarécit leur attribue.

Sur certains points, on peut la voir comme une sorte d'accusation imaginaire, mais qui n'a pas de fondement réel parce que la plupart des Juifs n'étaient pas en fait des prêteurs d'argent. Cela nous laisse à un point qui est plus ambigu, ambivalent, et qu'il faut donc aussi intégrer immédiatement dans l'action politique. J'ai assisté à la conférence de l'Association of Jewish Studies en décembre. Dans le panel auquel je participais (sur «Les Juifs et la justice raciale et économique») nous avons notamment discuté d'une brochure qui utilise ce récit pour expliquer l'antisémitisme, et expliquer les Juifs aux non-Juifs. Cela part d'un bon sentiment, mais je pense que c'est dangereux car il est facile de retourner ce récit.

J'aimerais pouvoir proposer un nouveau récit afin de répondre à ce problème. Mais il n'aura sans doute pas la même force défensive que le concept de bouc émissaire. C'est également une partie de ma démonstration : si ce récit est devenu si important au XX^e siècle et si les gens s'y accrochent si fort, c'est parce qu'il a fourni la meilleure arme contre la rhétorique antisémite. Mais nous sommes désormais dans une période post-Holocauste ; l'absorption de l'Holocauste en Amérique du Nord et en Europe nous place dans une situation différente. Depuis que j'ai écrit ce livre, le monde entier a changé. La rhétorique antisémite refait surface avec de nouveaux types de fascismes. Avec mon histoire plus nuancée, plus prudente et plus ambiguë, peut-être le contexte post-Holocauste dans lequel nous nous trouvons ne sera-t-il pas assez fort pour permettre d'avancer de nouvelles explications.

Scott Ferguson : *Pour défendre votre projet, je dirais, pour reprendre le propos de votre compagnon, que vous avez fait en sorte que les Juifs ne soient plus le centre de l'Histoire vous les avez en fait intégrés dans l'Histoire. Certes, vous nous laissez dans l'ambiguïté, mais il s'agit d'une ambiguïté critique importante. [...] Je souhaiterais vous poser une dernière question. [...] Nous assistons en ce moment à la montée de différents types de néofascismes, et vous avez mentionné que ces néofascismes, en tout cas certains d'entre eux, incluent et se tournent vers la figure négative du Juif. Pourrions-nous zoomer un peu et pouvez-vous nous donner des exemples de courants qui ciblent les Juifs ? Existe-t-il d'autres exemples de néofascismes qui ne font pas appel à la figure du Juif ? Et si ce n'est pas le cas, travaillent-ils peut-être dans le même type de métarécit et de cadre, mais sans nommer spécifiquement le Juif ? Avez-vous réfléchi au contexte géopolitique actuel ?*

Julie Mell : Je l'ai fait. Je dirais qu'un certain nombre d'événements en Hongrie sont particulièrement inquiétants. Le néofascisme y est allé beaucoup plus loin que ce que nous avons vu dans d'autres régions. J'ai du mal à penser à un cas précis pour l'instant qui serait un bon exemple d'antisémitisme là-bas. Je vais aborder l'autre aspect de cette question. Est-ce qu'il apparaît d'autres façons ? Oui. Je pense que la figure du musulman et de l'immigré musulman est une cible beaucoup plus importante que les Juifs dans ces nouveaux mouvements. C'est une question vraiment intéressante pour moi, de savoir s'il existe des modèles, des tropes ou des métarécits qui sont passés de l'antisémitisme à ce langage anti-immigrés ou

antimusulmans. Oui, à certains égards, mais je ne pense pas qu'il s'agisse des aspects économiques. L'immigré est considéré comme un danger interne pour la société, de la même façon que le Juif médiéval l'était. L'immigré est présenté comme celui qui prend quelque chose qui appartient aux citoyens d'une nation donnée, qui est en quelque sorte une menace, une menace renforcée par l'association qui est faite injustement entre l'Islam et le terrorisme. Je décèle des similitudes structurelles. Beaucoup de populations immigrées, pas seulement la population musulmane, mais aussi les populations immigrées aux États-Unis et en Europe, se retrouvent dans une situation très similaire à celle de la population juive qui, dans l'histoire, a été désignée comme l'étranger indésirable, etc.